

## Invoquer la culture

### De quelques pièges du discours ordinaire<sup>1</sup>

En promotion : parmi les thèmes dont l'emprise s'est accrue en quarante ans, dont l'invocation fait figure de lieu commun, la *culture* se trouve au premier rang. « C'est leur culture » tient lieu d'explication ou de justification finale devant les comportements différents. Le respect des cultures, ou plus branché encore, des « identités culturelles », se revêt d'une autorité intouchable, principe sacro-saint de la cité mondiale en train de se construire. Les chrétiens s'en veulent les premiers zéloteurs, et leur missiologie donne une place de choix aux concepts d'acculturation et inculturation (on parle aussi de contextualisation).

On invoque la culture et le respect qu'on lui doit, à propos de phénomènes très divers, jusqu'à la « culture d'entreprise », ou celle des tags sur les murs des grandes villes, plus encore de leurs banlieues ! Mais l'insistance s'alourdit quand il est question des rapports entre le « premier » et le « tiers »-monde, entre les pays du « Nord » (Nord qui descend jusqu'à l'Australie) et ceux du « Sud » (qui essaime quasiment partout). Les chrétiens évangéliques y prêtent d'autant plus attention que l'Évangile a surtout progressé, au cours des dernières décennies, parmi les « Sudistes ». À la suite des migrations et par l'effet d'un dynamisme démographique supérieur, le « paysage » ecclésial s'est modifié dans les vieux pays de chrétienté eux-mêmes. En région parisienne par exemple, de nombreuses Églises évangéliques comptent dans leurs rangs plus de « Sudistes » que de « Gaulois ». Cette évolution inscrit la question culturelle à l'ordre du jour.

Il est d'autant plus opportun d'y réfléchir qu'une loi générale se vérifie : dès qu'une mode est lancée, surfent sur la vague les sophismes, les courts-circuits paresseux, les confusions et les glissements de la pensée. Il serait étonnant que

---

<sup>1</sup> D'après une leçon d'ouverture donnée au Département africain (DÉPAF) de l'Institut Biblique de Nogent-sur-Marne, le 22 septembre 2001.

la vogue du thème culturel entraîne la foule et envahisse le discours ordinaire sans dommage pour la lucidité, la rigueur, la nuance, la vérité. Notre brève étude, dans un souci d'hygiène intellectuelle et spirituelle, voudrait débusquer quelques-uns des pièges (quelques-uns seulement !) – sans illusion, car il ne suffit pas de voir les pièges pour n'y pas tomber, encore faut-il le *vouloir*...

### 1. Le piège du refus (réactionnaire)

On pourrait croire, à entendre ce qui se dit alentour, que le premier piège a été si bien dénoncé que plus personne ne risque de s'y laisser prendre. Le « consensus » est tellement large, de condescendance et de commisération réprobatrice à l'égard de nos pères. Comment ont-ils pu faire preuve, jusque dans leur témoignage et l'exercice de la compassion, d'un ethnocentrisme si naïf ? Pire : d'un véritable impérialisme culturel, contraignant les convertis à se dépouiller de leur culture, à s'habiller d'européisme pour devenir chrétiens ! L'insensibilité méprisante de tant de générations chrétiennes, en toute bonne conscience, avec les meilleurs sentiments du monde, reflétait d'ailleurs une tendance de *toutes* les cultures, au moment même où elle croyait affirmer sa supériorité : bien avant les Grecs, pour qui tous les autres étaient des « barbares », les hommes des sociétés dites archaïques ont l'habitude de se désigner simplement comme « les hommes », titre auquel ne pourraient prétendre ceux des autres tribus ou ethnies. Mais les modernes ou modernes-post sont libérés de ces œillères !

Il n'est pas si sûr, cependant, que la tentation soit totalement morte. Que le refus d'honorer la pluralité des cultures, de respecter une autre que la sienne propre, soit purement le piège du passé. Il y a d'abord la réaction contre les sophismes qui vont avec la mode : ceux qui les discernent et s'en dégoûtent sont au moins *tentés* de revenir à l'opposé, de rejeter *tout* le discours aujourd'hui ordinaire et de se bloquer dans les attitudes d'autrefois. Subsiste aussi dans nos Églises une bonne dose de *méfiance* à l'égard des interprétations de l'Écriture qui arguent du conditionnement culturel : non sans raison, car cet argument peut servir à saper l'autorité de la Parole de Dieu. L'attachement à la lettre des règles bibliques, par exemple, en conduit plus d'un ou plus d'une (et souvent parmi les « Sudistes ») à maintenir l'exigence du voile pour les femmes de l'assemblée, selon 1 Corinthiens 11.5ss – sans tenir compte de la distance entre le contexte culturel du passage et le nôtre. On relèverait aussi, troisième

considération, qu'il y a parfois loin du discours à la vie. Même chez ceux qui prêchent le respect des autres cultures, les actes, en particuliers les réflexes, les mouvements irréfléchis, les attitudes spontanées, s'accordent-ils avec lui ? Le piège, depuis longtemps éventé pour la conscience discourante, reste efficace *en pratique*. Et enfin, raffinement plus subtil, on peut se demander si le discours d'allure généreuse, avec son accueil inconditionnel de toute la diversité, ne *déguiserait* pas des vues tout à fait typiques de la mentalité *occidentale* (ou du Nord), engendrées par son histoire, élaborées par ses intellectuels, et qui tendent à s'imposer de façon... plutôt impérialiste<sup>2</sup>.

Il est donc sage de s'armer contre la tentation. La pluralité des groupes humains n'est pas une illusion, un épiphénomène insignifiant, ni la marque d'une dégénérescence déplorable : elle a été voulue de Dieu, instituée par lui, et appartient comme telle à la richesse de la création. C'est le Seigneur qui a fixé les bornes de leurs demeures aux nations de la terre (Ac 17.26), et les interférences du péché, qu'il a supportées dans sa patience, ne l'ont pas empêché d'exercer sa « grâce commune » en faisant du bien aux peuples différenciés (Ac 14.16s.). Deutéronome 32.8 évoque sans doute cette disposition divine, avec l'assignation d'anges au soin des nations : « Quand le Très-Haut donna aux nations leur héritage, quand il répartit les fils d'homme, il fixa les limites des peuples suivant le nombre des fils de Dieu »<sup>3</sup>, c'est-à-dire d'anges (les « princes » de Daniel 10). Le fait culturel par excellence du *langage* est traité de façon exceptionnellement favorable dans la Bible. Certes, la dispersion linguistique est d'abord intervenue pour faire échec à l'arrogance de la civilisation totalitaire (Babel, Gn 11), mais elle est assumée positivement dans le plan de la rédemption. L'accomplissement fera résonner la symphonie de toutes les langues (Ap 5.9 ; 7.9), et le don des langues dans l'Église sert de signe annonciateur : il a marqué la Pentecôte, inauguration de la Nouvelle Alliance, parce que celle-ci se caractérise, après l'abolition du mur (Ép 2.14), par l'ouverture à toutes les nations dans leur diversité<sup>4</sup>. L'Écriture sainte elle-même est inspirée en trois langues : l'hébreu, l'araméen (pour quelques chapitres) et le

---

<sup>2</sup> C'est le genre de question que se pose Gabriel FACKRE, *Ecumenical Faith in Evangelical Perspective*, Grand Rapids, Eerdmans, 1993, p. 222, en remarquant que le financement d'un congrès destiné à promouvoir une théologie pluraliste moderne(post) était assuré par la Fondation Rockefeller. Il écrit : « Cette conférence n'est-elle pas l'indice qu'un nouveau magistère réunit son conclave pour tracer les limites de la doctrine acceptable ? Comment le financement par les puissances et principautés de la modernité pourrait-il signifier l'émergence d'un "nouveau" paradigme ? »

<sup>3</sup> Traduction de la Bible de Jérusalem. La T.O.B. suit dans sa traduction le Texte massorétique, « suivant le nombre des fils d'Israël » (*b'nê Yisrà'el*), mais déclare dans sa note que la leçon des manuscrits de Qumran et de la LXX est probablement originale, « suivant le nombre des fils de Dieu, 'el », et nous nous rangeons à cet avis.

grec. Quel contraste avec le Coran ! Ces faits bibliques nous avertissent : le refus de l'attention à la culture et aux cultures serait un piège.

## 2. Le piège de l'absolutisation (culturaliste)

L'excès inverse correspond davantage au discours dont on nous rebat les oreilles, donc à la tentation la plus actuelle : on exalte le « culturel » au point que chaque culture est considérée comme un tout qui ne se réfère qu'à lui-même, délié (c'est le sens du mot « absolu », *ab-solutus*) de toute instance, de tout critère, qui permettrait de le juger de l'extérieur. L'invocation de la culture met fin au débat ; quand le mot est prononcé, il n'y a plus rien à dire.

Les illustrations abonderaient de cette absolutisation (qui implique relativisme quant à toute affirmation prétendant à l'universalité). Rares sont les auteurs aussi conséquents que D.Z. Phillips, qui refuse de condamner les sacrifices d'enfants dans les tribus qui les pratiquent, parce que seule la culture locale permet d'en apprécier le sens<sup>5</sup>. Mais la même logique fait hésiter certains, autour de nous, devant la coutume de l'excision : la réprimer, n'est-ce pas faire preuve d'impérialisme culturel ? Et le foulard islamique ? Faut-il le respecter au nom de l'identité culturelle (marquée par la religion) ou le combattre au nom de droits universels de la femme, dans la mesure où il les affecte ? L'évangélisation rencontre aussi le problème : en général, elle touche des individus, or la solidarité familiale est une valeur essentielle de beaucoup de cultures, valeur que trahit (avec fort sentiment de scandale) la conversion individuelle au christianisme ; faut-il se courber devant cette valeur, ou passer outre ?

Il faut mesurer la force des facteurs qui poussent à l'absolutisation de la culture particulière. Il y a la tendance naturelle à remarquer ce qui diffère : ce qui est commun n'attire aucune attention, à la fin on ne le voit plus (alors qu'il « crève les yeux ») ; du coup, les cultures ne sont plus perçues que dans leur étrangeté mutuelle ; on les imagine incompréhensibles du dehors. Il y a la

---

<sup>4</sup> La pluralité internationale vaut de la foule de la Pentecôte, et le récit la met en valeur (Ac 2.9ss), mais les étrangers venus pour la fête sont certainement des prosélytes, déjà des juifs d'adoption, ou du moins en cours de judaïsation. C'est pourquoi l'événement s'est prolongé avec deux « rallonges » de la Pentecôte, l'ouverture de l'Alliance aux Samaritains (Ac 8.14-17) et aux *ethnè*, « païens » (Ac 10.44ss). Ce dernier épisode, présenté par Pierre comme parallèle de celui d'Ac 2 (11.15s.), a aussi été marqué par le signe des langues (le seul, avec l'interprétation, propre au temps de la Nouvelle Alliance) ; la chose n'est pas précisée dans le cas des Samaritains, peut-être parce que la barrière qui les avait séparés des Juifs n'était pas linguistique.

<sup>5</sup> *Faith and Philosophical Enquiry*, New York, Schocken Books, 1970, p. 237, selon Donald A. CARSON, *The Gagging of God. Christianity Confronts Pluralism*, Leicester, Apollos, 1996, p. 148.

pulsion contestataire des intellectuels modernes, trop heureux de porter des coups aux dogmes et aux normes de prétention universelle (en général, pour eux, issus du judéo-christianisme)<sup>6</sup>. Plus solidement, les sciences humaines ont apporté des arguments. Elles ont mis en valeur le caractère systémique du contenu d'une culture : un élément ne prend son sens que du rapport à tout le reste ; et la profondeur du conditionnement de l'individu, dont toute la perception du monde et toutes les évaluations sont déterminées par le système symbolique inculqué dès la plus tendre enfance, par tous les moyens de la socialisation. Non seulement par éducation formelle, mais par imitation spontanée, par immersion et osmose. Le modèle de la linguistique a eu beaucoup d'influence : nul ne parlerait sans le préalable de la langue, qui façonne l'expression de l'individu, et cette langue est conçue comme un « système de différences » (thèse de la linguistique structurale), c'est-à-dire que chaque terme n'a son sens que par la relation aux autres termes, à l'intérieur de la langue, et non par la relation au réel extérieur. Chaque culture est une méga-langue ; comme on ne peut juger d'une phrase en français/dioula/sanskrit qu'à partir des règles du français/dioula/sanskrit, on ne peut juger un trait culturel que par et dans la culture en cause.

La méthode scientifique s'accorde trop bien avec la vision biblique de la création, et a trop fait la preuve de sa fécondité, pour que nous récusions les conclusions qu'elle produit, quand elles sont avérées. Mais n'oublions pas d'en distinguer les exploitations hâtives et parfois idéologiques. En linguistique, la thèse structurale extrême n'a pas conquis l'adhésion de tous. Un Noam Chomsky l'a battue en brèche, renouvelant le projet (déjà celui de Port-Royal) d'une grammaire *universelle*, régissant en profondeur toutes les langues. L'observation du système des différences le prélève, comme une tranche d'abstraction, sur le fonctionnement effectif du langage, qui est toujours commerce avec le réel. Les locuteurs d'une langue perçoivent le sens d'un terme en rapport avec la réalité qu'ils vivent par lui, et l'organisation systémique *présuppose* cette première fonction ; d'ailleurs, le mot de « système » est trop fort : il n'y a qu'un certain *degré* de systématisme, dont l'analogie se trouverait dans le matelas à ressorts, où la compression d'un ressort affecte *plus ou moins*

---

<sup>6</sup> On peut noter l'élément d'hypocrisie stratégique : en absolutisant la culture, ils n'entendent pas se soumettre à leur culture traditionnelle absolutisée ! Ou alors, il faut dire qu'ils absolutisent la nouvelle (micro)culture de leur « tribu » à la fois libertaire et sectaire – ce que démontre bien le livre brillant et terrifiant d'Élisabeth LÉVY, *Les Maîtres censeurs. Pour en finir avec la pensée unique*, LP 15282, Paris, J.-Cl. Lattès, 2002.

les autres<sup>7</sup>. Plus important encore, le langage ne se réduit pas à la langue ! La distinction décisive opérée par le fondateur de la linguistique structurale, Ferdinand de Saussure, est celle de la langue *et de la parole*. C'est la parole, acte d'initiative et de responsabilité relevant du vrai et du faux, qui est « en prise » avec le réel et met en œuvre les ressources du « système » pour dire quelque chose sur quelque chose à quelqu'un. On pourrait plaider qu'en un sens, c'est la parole qui est première et qui engendre la langue : la capacité de former des néologismes, l'efficacité de quelqu'un qui sait très peu d'une langue mais qui brûle de s'exprimer *et qui y parvient*, la re-création personnelle de sa langue par un grand écrivain, de tels faits démentent la primauté absolue du système. Et encore : si la thèse qui clôt chaque langue sur elle-même était juste, aucune traduction ne serait possible ; or, si difficile que soit l'art de traduire et perfectibles ses réussites, la traduction satisfaisante est un fait indéniable. Le modèle linguistique n'autorise donc pas l'absolutisation « culturaliste » de chaque culture en sa particularité.

Outre la linguistique, le progrès des sciences humaines redécouvre les invariants transculturels, la part commune à toutes les cultures ou à la plupart d'entre elles qui permet la *communication*. Ce qui unit tous les humains l'emporte sur ce qui les sépare ! Le témoin majeur qu'est Marcel Gauchet ne mâche pas ses mots :

...Nous avons assisté dans la période récente à la victoire du « culturalisme » : l'idée que l'inné compte pour très peu et que l'essentiel relève de l'acquis et des apprentissages, et l'idée que chaque culture forme un monde à part qui modèle ses membres. Ces idées sont aujourd'hui remises en question de toute part. Nous assistons au retour, dans des versions renouvelées, de l'inné, de la nature, de l'universalité du genre humain. Ses conséquences potentielles sont énormes<sup>8</sup>.

Si chaque culture n'est pas un tout auto-référentiel mais dépend de réalités qui la précèdent ou la dépassent, elle peut être jugée. L'individu peut aussi la contester, la réformer (ou déformer), jusqu'à s'en désaffilier, trouvant ailleurs les raisons ou l'énergie de la faire – il n'est pas seulement le produit de sa culture.

L'évolution récente attestée par un M. Gauchet se rapproche des perspectives bibliques. Pour elles, la *création* a établi, avant toute culture, un ordre du réel

---

<sup>7</sup> William LABOV, *Le Parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, trad. Alain Kihm, coll. le Sens commun, Paris, Minuit, 1978, p. 73. Il écrit : « De nombreuses études ... ont montré que le grand mot d'ordre de la linguistique, selon lequel le langage est un système où *tout se tient*, est en fait une grossière exagération. »

<sup>8</sup> Réponse à un journaliste, *le Nouvel Observateur*, n°1508, 30 septembre 1993, p. 18.

auquel toutes les sociétés humaines ont à faire – d'où beaucoup de commun entre elles. Les structuralistes soulignent « l'arbitraire du signe » : les cultures n'ont pas le même mot pour la main (elles disent « arbitrairement » *yàd*, *cheir*, *manus* ou *hand*...) ; mais toutes ont un mot (au moins un) pour la main, car tous les hommes ont des mains ! Les cultures ne s'élaborent pas dans le vide mais dans le monde de Dieu ; si elles méprisent par trop son ordre, c'est à leur détriment, suicidaire. L'humanité elle-même, avec le pouvoir d'édifier des cultures, appartient à la création divine, et elle est une avant d'être diverse : tous les hommes sont issus d'une même origine (Ac 17.26) et ont en partage une même nature (Ac 14.15)<sup>9</sup>. Ils sont tous pris dans une même histoire, qui réalise le Dessein unique du Dieu unique. Ce dessein embrasse tous les peuples, bien que la concentration temporaire sur Israël ait pu donner l'impression contraire (Ac 14.16, mais Amos 9.7 prévient le malentendu).

Ces fondations d'unité rendent impossible l'absolutisation « culturaliste ». Il en résulte ce qui est une évidence biblique : toutes les cultures sont soumises à des normes qui transcendent leur diversité. Rien ne serait plus étranger à l'Écriture que cette abstention de tout jugement qui passe aujourd'hui pour une vertu. Imaginez Paul et Barnabas à Lystra acceptant l'hommage cultuel et les sacrifices de la foule lycœonienne : « C'est leur culture ! »

### 3. Le piège de l'égalitarisme (idéologique)

Le culturalisme a beaucoup plu parce qu'il exclut toute idée de *supériorité* culturelle. Il scie à la base toute justification impérialiste à cet égard. (En rigueur logique, il exclut aussi l'égalité, car celle-ci exige une mesure commune, mais on ne s'en est guère aperçu, l'égalitarisme courant se souciant d'abord de démolir les jugements d'inégalité.) Le trait est sympathique : l'impérialisme culturel s'est mêlé de tant de crimes et d'abominations, il a permis une telle carrière à l'orgueil collectif... La dénonciation des empires insolents et oppresseurs tient une grande place dans l'Écriture (qu'on pense aux Bêtes de Daniel 7 ou de l'Apocalypse).

Cependant, si les cultures sont des constructions élaborées par les groupes humains aux prises avec la réalité (son ordre créationnel), constructions *différen-*

---

<sup>9</sup> Ac 14.15 n'emploie pas le mot « nature », *phusis*, mais un adjectif qu'on pourrait paraphraser « semblablement passibles », comme en Jc 5.17. Mais *phusis* intervient ailleurs avec le sens de nature humaine commune, en Rm 1.26 ; 2.14,27 ; Ép 2.3 ; Jc 3.7, et un sens légèrement plus restreint en 1 Co 11.14 et Ga 2.15 ; ce sens s'inscrirait aussi dans la polysémie de *bàsàr*, « chair ».

tes – impliquant un travail plus ou moins assidu, des choix de stratégies diverses, persévérance ou versatilité, parfois des éclairs de génie – il serait étonnant qu'elles se valent toutes ! Toutes les stratégies ne sont pas également payantes. En général, pour résoudre un problème, toutes les façons de s'y prendre ne reviennent pas exactement au même.

Il est vraisemblable que toute culture a ses points forts et ses points faibles – si elle s'est établie et s'est perpétuée, elle n'a pas si mal réussi. Il est sans doute impossible de comparer globalement une culture et une autre, car les points de vue desquels on devrait faire l'évaluation seraient presque innombrables et la *pondération* des critères difficile à justifier (faut-il attribuer un gros coefficient à la production des biens matériels, à la sérénité des populations, etc. ?). Mais sous un aspect donné, telle culture doit bien l'emporter sur telle autre. Accepter cette inégalité, c'est aussi réserver la *liberté* de Dieu, qui accorde sa bénédiction aux familles, ethnies, nations, sans se laisser brider par l'idéologie égalitaire.

Ces considérations nous conduisent à un point sensible. Qu'en est-il du rapport de telle ou telle culture avec l'Évangile ? On peut poser que toutes les cultures, parce qu'elles s'élaborent sur le terrain de la création divine et bénéficient de la « grâce commune », peuvent servir, dûment purifiées, de véhicule à la vérité chrétienne (aucune langue n'est exclue pour la traduction biblique...). On peut ajouter que toutes, à cause du péché qui les atteint, contiennent des éléments incompatibles avec cette vérité, et doivent être soumises à sa critique. Mais toutes *également* ? Ce n'est pas soutenable. L'élection d'Israël et la longue pédagogie du Seigneur avec lui ont produit une culture *spécialement* adaptée à la Révélation, voulue de Dieu à cette fin : la langue, la mentalité, la culture, hébraïque ne sont pas la Révélation mais ont bien avec elle un rapport privilégié. Bien qu'il n'y ait pas eu « élection » semblable de la Grèce (gardons-nous de fausse symétrie), le fait que le Nouveau Testament a été rédigé en grec ne peut passer pour un accident sans signification : c'est un fait de l'histoire du salut (préparé par la traduction des LXX). Le thème patristique de la *praeparatio evangelica* du côté grec mérite donc considération<sup>10</sup>. Un lien a été noué dont aucune autre culture ne peut se prévaloir. Dans la même ligne, l'alliance entre le jeune christianisme et le monde méditerranéen semble bien relever du Dessein providentiel (par distinction d'un événement de simple contingence) :

---

<sup>10</sup>. C'est un titre d'Eusèbe de Césarée (vers 310), comme on sait. La formule vient d'Ép 6.15, où l'on peut traduire littéralement « la préparation de l'Évangile de paix », mais avec un autre sens.



Yves Congar suggérait que l'expression gréco-latine du christianisme peut revêtir la valeur d'un *type classique* parmi les formes d'une même civilisation : ce n'est pas la seule expression possible et légitime, mais elle possède une valeur sans pareille, le premier rang<sup>11</sup>. Plus tard, les cultures qui ont été travaillées pendant des siècles par le facteur chrétien, même abâtardi, comme celles de l'Europe, de certaines régions du Moyen-Orient, de l'Éthiopie, ont sans doute avec l'Évangile un rapport propre, avec avantages et inconvénients. On fausse les choses si on néglige cette différence de situation, comme certains zéloteurs de la contextualisation y sont enclins.

#### 4. Le piège d'un concept flou (et fourre-tout)

Comme le discours ordinaire, nous avons jusqu'ici dit et répété « la » culture, en faisant mine d'admettre qu'il y a des objets bien identifiés tels qu'on puisse désigner « la » culture française, tchadienne, etc. C'est une telle notion qui sous-tend l'exhortation à respecter la culture, à ne pas trahir sa culture... Là pourrait bien se cacher un piège. Cette façon de parler suggère une réalité englobante et unificatrice, homogène et cohérente. Et si c'était en grande partie une illusion ?

L'usage le plus ancien, sans doute, du mot « culture » n'est que faiblement pertinent pour notre recherche : on appelle ou on appelait « culture », par une métaphore empruntée aux travaux des champs, la mise en valeur de l'esprit comme d'un sol, l'ensemencement par les vérités inculquées, l'enrichissement (fumure !) par l'assimilation des œuvres du génie humain, l'arrachage des mauvaises herbes, tout ce qui favorise la fructification... Cette culture se conçoit d'emblée comme un vœu d'universalité : l'homme cultivé accède aux « humanités ». Nous laissons de côté ce sens peu actuel.

Le discours ordinaire dont nous cherchons à débusquer les pièges se branche plutôt sur l'usage du mot par les anthropologues, ethnologues et autres sociologues. Le premier accent marque la différence avec la nature : « La culture est l'environnement secondaire, artificiel, que l'homme surimpose au naturel »<sup>12</sup>; la culture est « tout ce par quoi l'homme affirme et développe les multiples capacités de son esprit et de son corps, transforme l'univers, humanise la vie sociale, conserve les grandes expériences spirituelles et les aspirations

---

<sup>11</sup>. *La Foi et la théologie*, coll. le Mystère chrétien, Tournai, Desclée, 1962, p. 68 s. (cf. 29).

<sup>12</sup>. Affirmation du célèbre anthropologue Bronislaw MALINOWSKI, « Culture », *Encyclopaedia of Social Sciences* IV, 621ss, comme cité par H. Richard NIEBUHR, *Christ and Culture*, New York, Harper Torchbooks, 1956 [1951<sup>1</sup>], p. 32.

majeures de l'homme »<sup>13</sup>. On se rappelle que pour Claude Lévi-Strauss, c'est l'interdit de l'inceste qui signale la discontinuité entre la nature et la culture. Le second accent porte sur les composantes variées, le caractère social, la place des conduites réglées (répétitives) et, tout spécialement, des symboles : « les modèles standardisés d'activité et de croyance que les gens apprennent et démontrent dans leur vie collective »<sup>14</sup> ; la culture « comprend le langage, les habitudes, les idées, les croyances, les coutumes, l'organisation sociale, les objets hérités, les procédures techniques, et les valeurs »<sup>15</sup>. De tout cela, il y a, entre les cultures, diversité.

L'énumération des composants tient d'un inventaire à la Prévert. En prendre conscience, c'est découvrir le piège d'une représentation homogène quand on invoque la culture. Celle-ci est un *conglomérat* d'éléments au statut fort différencié : on ne peut pas traiter de la même manière, comme un tout, des usages (finir son assiette ou ne pas la finir, quand on est invité), des institutions (l'attachement à la représentation parlementaire dans la répartition du pouvoir ou le besoin d'un « chef »), des croyances (la métempsychose ou son rejet). Parfois il s'agit de codes, parfois il s'agit de choix de fond, sur le juste et l'injuste, sur la valeur de la personne... Parfois il s'agit du plus général (la courbure de la vision du monde), parfois d'un point précis (le rite funéraire et ce qu'il est censé opérer). Parfois il s'agit d'options tranchées, parfois de simples dosages (le goût de la danse). Cette hétérogénéité n'est pas stable : les éléments divers « travaillent » ensemble, et pour une part les uns contre les autres : la culture est un devenir où se négocient les antagonismes. Georges Devereux va jusqu'à poser une « loi de Newton psychologique », dans toute culture, qui associe à toute tendance manifeste une tendance opposée moins visible<sup>16</sup>. « Le vrai modèle d'une culture est le produit d'une interaction fonctionnelle entre les modèles (ayant une masse) officiellement affirmés et ceux officiellement niés<sup>17</sup>. »

Cette complexité interdit de confondre, comme c'est le piège quand on prône le respect de « la » culture, des choses de statut trop différent. Il ne faut pas grand débat pour s'amuser de l'architecture gothique de chapelles construites en Afrique. Le choix d'un instrument de musique ou d'une mélodie peut

---

<sup>13</sup> *Gaudium et Spes* (Vatican II), 53-1.

<sup>14</sup> Daryll FORDE, « Anthropology », *Encyclopaedia Britannica*, éd. de 1961, II, p. 45a.

<sup>15</sup> Suite de la citation de MALINOWSKI.

<sup>16</sup> *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, trad. H. Sinaleur, Paris, Flammarion, 1980, p. 291s. (cf. 311).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 296 (en italiques dans l'ouvrage).

avoir des enjeux un peu plus lourds. Mais on change de registre quand on passe aux mœurs sexuelles, ou à la relation entre le grand Dieu, les esprits et la nature telle qu'on la croit !

La voie est à tracer. Par exemple, il convient de garder à l'esprit la distinction entre la langue (les codes) et la Parole, qui appelle à la décision. Il faut tenter de discerner ce qui est surface et ce qui est substance. Si l'on part du contenu biblique, on peut esquisser un avis : la proclamation des hauts faits de Dieu, une fois pour toutes, vaut pour tous, car ils se sont produits pour tous dans l'histoire une de l'univers ; l'interprétation doctrinale de ces faits, la sagesse de la connaissance de Dieu et de son œuvre, peut être « traduite » avec reprise des conceptualités, appareils de pensée, divers selon les cultures (comme dans l'Écriture elle-même) ; les directives pour le comportement dans le monde et dans la société doivent être transposées en tenant compte des fonctions symboliques et des correspondances systémiques. La maturité chrétienne implique de supporter que « certaines » conclusions ne soient pas certaines !

Cette brève étude ne prétend pas débrouiller la complexité et définir la « feuille de route » ; elle veut aiguïser la perception et mettre en garde contre la sophistique. Que personne ne vous séduise par un discours enjôleur sous les couleurs du respect des cultures ! Le Dieu qui rassemble dans son royaume unique toutes les nations, les langues, les cultures, donne par sa Parole, Parole de l'unique Vérité diversement traduite, le discernement à qui le lui demande.

Henri BLOCHER